MES VINGT-SEPT ANS DE BAGNE

par Franklin CRUCIONI, ancien sous-directeur de l'administration pénitentiaire (1)

DES VEDETTES EN COSTUMES RAYÉS

18. 10. 54



ULLMO
Sauvé par un saint laïque

Sa vie commence en beau roman d'amour. Ullmo est enseigne de vaisseau, à bord d'un torpilleur.

En 1907, Toulon, fief des « petites-alliées » ne voit pas seulement évoluer les fiers bâtiments de guerre dans sa rade; ses rues s'embellissent de filles peu farouches aux officiers de marine. La belle Lison, demi-mondaine fort courue, s'amourache du jeune enseigne. En quelques mois, Ullmo liquide le patrimoine de sa famille pour les beaux yeux de sa maîtresse; avec elle, il connaît l'amour, mais, aussi, il apprend à fumer l'opium.

Désaxé par la drogue et par la passion, Ullmo dérobe le code secret des signaux et tente de le vendre en faisant passer une petite annonce dans Le Journal.

Les services de la Sûreté répondent (en camouflant, bien entendu, leur qualité) qu'ils sont preneurs. Un rendez-vous est fixé dans les gorges d'Ollioules.

L'inspecteur Xavier Guichard emmène d'autres policiers; les dissimule dans les rochers. Lorsque la voiture d'Ullmo s'engage dans les gorges, Guichard l'attend au milieu de la route. Ullmo descend de l'auto. Les deux hommes font quelques pas l'un vers l'autre. Alors qu'Ullmo tend d'une main les documents dérobés, un inspecteur bondit et l'immobilise.

Jugé à Toulon, Ullmo est condamné à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée. Il débarque, en septembre 1908, à l'Ile du Diable. C'est là que j'ai fait sa connaissance, treize ans plus tard.

Au cours de nos longs entretiens, je compris la détresse de cet homme provoquée par l'effroyable situation dans laquelle il avait plongé sa famille. A la guerre de 1914, son beau-frère avait été expédié dans un camp de concentration, parce qu'il était le parent d'un traître. Son père l'avait renié. Il lui avait suspendu tout envoi d'argent, Ullmo ayant abjuré la religion juive pour se convertir au catholicisme.

C'est le R.P. Fabre qui l'avait baptisé aux Iles. Les démarches du prêtre firent bénéficier Ullmo d'un adoucissement de peine : sa déportation à l'intérieur d'une enceinte fortifiée fut changée en déportation pure et simple. Il put travailler à Cayenne.

Mais la deuxième grâce, c'est-à-dire la mutation de peine, ne venant pas, Ullmo fit la grève de la faim. Je m'évertuai vainement à le faire revenir sur cette détermination.

A quelques jours de là, j'appris par un surveillant qu'il voulait me voir.

Je me rends aussitôt auprès de lui.

Je lui tends la main. Il n'a pas la force de la prendre, pas celle de parler. Dans ses yeux, déjà envahis par les ombres de la mort, je lis un émouvant adieu.

Dès mon retour au bureau, je commande un cercueil.

Dans la soirée, le chef de camp m'appelle au bout du fil pour que j'accorde à De B..., infirmier à l'Ile du Diable, de veiller toute la nuit auprès du mourant.

De B..., bien qu'il ait été condamné à vingt ans de T.F. pour avoir appartenu à la bande Bonnot, était une sorte de saint laïque, comme Ullmo était un saint mystique. Je ne sus que deux jours plus tard le rôle joué par lui dans la résurrection d'Ullmo.

Quarante-huit heures après ma dramatique entrevue avec Ullmo, je n'avais pas encore reçu la nouvelle de sa mort. J'en étais tout à la fois surpris et heureux.

Voici ce que j'appris :

Au cours de la nuit, en apercevant De B... à ses côtés, Ullmo avait murmuré :

— Vous aussi, vous voulez m'empêcher de mourir en paix.

— Mais non, mon vieux ! répondit l'infirmier. Mais votre décision est idiote. Votre grâce viendra. La vie, c'est quelque chose. Un croyant comme vous devrait savoir qu'il appartient à Dieu seul de nous la reprendre. Il faut être un fameux orgueilleux — ou un fameux imbécile — pour lui disputer ce droit.

Bien entendu, je résume l'argumentation de De B... Elle troubla Ullmo. De B... le sentit.

— Allons ! j'ai là des œufs du jour et du lait concentré : je vais vous faire un lait de poule :

D'un mouvement de tête, l'autre refusa. Alors De B... lâcha son suprême argument :

— Je suis infirmier, ici; si je vous laisse mourir, on va me remettre au stère : est-ce cela que vous voulez ?

De B... savait qu'il ne serait pas puni, mais il s'agissait de vaincre l'obstination du moribond. Ullmo céda : De B... venait de lui sauver la vie.

Nos relations reprirent. Je réussis à lui faire obtenir la commutation de peine. L'avocat Quintrie-Lamothe le prit à son service.

Ensuite, il fut employé aux Comptoirs Glanis et Tanon, où il était chargé de la correspondance en langues étrangères et de la comptabilité.

Il avait loué une petite maison isolée sur la route qui mène à l'anse. Chaque soir, ceux qui passaient devant la maisonnette étaient charmés par les sons d'un piano qui reflétaient toute la nostalgie de l'exilé.

Ullmo a été gracié à la suite des incessantes démarches d'une demoiselle P..., infirmière en France, qui s'était prise d'un amour mystique pour lui, sans jamais l'avoir vu. Il voulut faire sa connaissance pour la remercier. Il vint en France, mais n'y resta que quelques mois. La maison Tanon et une quantité de misérables avaient besoin, la première de son cerveau, les autres de son cœur. Il s'est marié, il a des enfants et vit encore à Cayenne, entouré de l'estime de tous; de l'affection quasi unanime — sauf, toutefois, de sa belle-famille qui lui fait, je le sais, de gros ennuis.

(1) Voir « Détective » nos 431 et 432.

TOULON

CETTE PHOTO A PERDU I
CHEF DES MASQUES ROUGI



Le débitant Corsi trouva au Bar d'Orient les bagages abandonnés par P. Ducat.



Pierre Ducat juge prudent de mettre un certain nombre de kilomètres entre lui et la police lancée à sa poursuite. C'est ainsi qu'il arrive, un beau matin, à La Capte, près d'Hyères ; là, il monte aussitôt sa tente de camping, à proximité de La Vigie : c'est un endroit rêvé pour un homme traqué. Qui penserait à venir le surprendre au milieu des employés, ouvriers et bourgeois, venus là trouver le bon air, le soleil et la tranquillité ?

Ducat se présente comme M. Michel, un honorable fonctionnaire des finances en congé. Son accent de titi parisien, sa carrure athlétique et sa facilité à payer un verre dans le bistrot du coin lui attirent rapidement la sympathie de tous. Par sa modestie et sa tranquillité, M. Michel fait oublier ce qu'a d'inquiétant son faciès de brute.

Le dimanche 26 septembre, en lisant l'affaire du gang des masques dans « Détective », arrivé la veille, deux de nos lecteurs identifient le « fonctionnaire des finances » comme étant le Pierre Ducat dont nous avons publié la photographie. Discrètement, ils préviennent la police. Le Lundi après-midi, le commissaire principal Fernand Constant, les inspecteurs Robert Picq, Charpentier et Luzinchi, de la IX[e] Brigade de police mobile, arrivent à La Capte et se mettent aussitôt à la recherche du gangster.

Hélas ! ils ne trouvent que les traces laissées par la tente et ses piquets. L'oiseau s'est envolé quelques heures auparavant.

Les policiers retournant à Hyères, visitent tous les bars, hôtels, meublés de la cité des palmiers. En vain ! Pas la moindre trace du bandit. Mais, dans un café où est installée la consigne des bagages d'une compagnie d'autobus, les enquêteurs découvrent ceux de Ducat.

L'homme n'est pas loin !

rnée des bistrots recommence. Jusment où, passant devant la brasserie de Pic et Charpentier ont un haut-le- gangster traqué est là, attablé, dégusuillement un anis.

ors que se déroule l'arrestation, qui x Hyérois deux minutes d'émotion mais le meilleur film policier ne put rocurer.

nts brisées

s encadré par les inspecteurs, Pierre cile, sort de la traction avant et franelques mètres qui le séparent de l'ennmissariat. Tout à coup, sur le seuil, nt coup d'épaule, le gangster, un 1 m. 90, taillé en athlète, bouscule rs et fait un bond en arrière, un cromorce un pas de course désespéré. inspecteurs se sont ressaisis et l'ont Une courte et violente lutte s'engage. s menottes, le gangster se bat, use herculéenne avec une telle énergie l'assommer à coups de crosse pour maîtriser. C'est fini, Ducat a perdu Il est emmené et aussitôt mis en préne de ses victimes : M. Robert Rideau, ôtel du Navirotel, littéralement « masors de l'attaque de ce palace par la Masque Rouge en juillet dernier.

ns les faits :

juillet, vers 4 heures du matin, une avant noire s'arrêta devant le Navirotel, superstructures de béton s'avancent mer comme celles d'un paquebot, au s rochers rouges du Trayas, près de haël. Pendant que le chauffeur attend lant, moteur au ralenti, ses trois comasqués, sautent le mur d'enceinte, coufils téléphoniques et s'avancent dans

par le bruit, M. Rideau passe une robe bre et descend dans la cour-jardin. y parvient-il qu'il est immobilisé par t d'un revolver au creux des reins : bouge pas ou j'te brûle ! ordonne une .

re d'hôtel est poussé dans une chambre, rester sous la garde d'un des gangsters, ndant ce temps, les bandits, pour obtef du coffre, réunissent le propriétaire M. Hazebrouck; la gérante, Mme Gouin; de clients que le bruit avait réveillé.



Terrorisés, les « prisonniers aucune résistance. Mais M. Ric manœuvre désespérée, réussit son arme à son geôlier. Il tente l'automatique, tombé au sol. Al appelle à l'aide. Un des compli maître d'hôtel paie cher sa coura Brutalement frappé, il est envoyé sept dents brisées ; du sang pommettes éclatées. Il a pourt d'arracher le foulard qui masqu « chef » et de voir les traits de c

— Je le reconnaîtrai entre mill mer, le lendemain, aux inspecteu

De même, il a remarqué que l mettait des lunettes pour lire



urageux maitre d'hôtel Robert Rideau sommé par les assaillants du Navirotel.



M. Hazebrouck, patron du Na tre la clef du coffre qu'avait e